

Annapurna une affaire de cordée ou de photos ?

Ou comment rendre à Herzog et Lachenal ce qui leur appartient.

Préambule proposé par un historien de mes amis.

"L'histoire est une connaissance par " traces" qu'on appelle documents. [...] Cette généralité posée, la variété des sources utilisées est quasi infinie dans sa variété matérielle. Les usages des documents sont aussi très variés, dépendants des objectifs de la recherche, des méthodes de l'historien. [...] La méthode critique est systématique et devient le fondement du métier d'historien." *Nicola Offenstadt, "Historiographies: concepts et débats", Folio Histoire, Gallimard (2010) pp.68-70.*

" Les témoignages oraux sont invités à rejoindre avec précaution la boîte à outils de l'historien à la condition expresse d'abandonner leur prétention exclusive à dire eux-mêmes l'histoire et de se soumettre aux règles séculaires de la méthode critique historique et du croisement des sources, à l'instar des autres sources de l'histoire, qu'elles soient manuscrites, imprimées, ou plus récemment audiovisuelles ou photographiques. " *Florence Descamps, Ibidem, p. 394.*

Dans l'histoire de l'alpinisme combien d'ascensions ont été validées, sans témoin, sans photo, sans trace de passage laissée au sommet ? Certainement une grande majorité, ceci s'avérant encore plus vrai dans le cas des sommets neigeux. Cette tradition de croire sur parole les alpinistes faisant état de telles réalisations est solidement établie dans le milieu de la montagne, et elle constitue une des données les plus élégantes de l'activité sinon la plus fondamentale. Bien sûr n'étant pas naïf, je sais que les tricheurs, falsificateurs et autres gens malhonnêtes sévissent dans tous les secteurs d'activités humaines. L'alpinisme ne peut donc être exempt de cette pollution. Mais admettre que l'alpiniste Herzog est un menteur, c'est admettre *ipso facto* que Lachenal en est également un. Dire qu'Herzog a exercé un chantage sur Lachenal pour lui faire taire la vérité, c'est négliger que la réciproque pouvait-être tout aussi vraie et à l'analyse que le héros Herzog avait bien plus à perdre que Lachenal dans cette situation.

Si secret il y a eu, comment croire qu'il n'ait jamais filtré ? Ni dans les familles, ni auprès des amis les plus chers. Si Terray et les autres n'ont rien appris sur place, peut-on imaginer qu'au cours de sa très longue et très douloureuse convalescence, Lachenal ne se soit jamais confié ni à son épouse, ni à son meilleur ami? Un tel secret avait vocation à être un secret de Polichinelle, sans élément tangible après 60 ans, il serait temps que les promoteurs de l'hypothèse de la supercherie admettent la véracité des récits d'Herzog et de Lachenal. Car l'histoire de l'alpinisme est écrite par les alpinistes génération après génération, suivant des éthiques et des codes évoluant certes avec le temps, mais qui, non respectés, ont toujours rapidement disqualifié, dans le cercle des initiés, les affabulateurs et autres jongleurs de vérités. D'autres personnes, à la marge, par médias interposés, font partager au plus grand nombre ces tranches de vies, mais en tout état de cause, restent des commentateurs se situant sur une échelle ouverte, de l'extrêmement avisé jusqu'à l'incompétence avérée en passant par une mauvaise foi mal dissimulée.

C'est ainsi que la photo prise le 3 juin 1950 par Louis Lachenal, représentant Maurice Herzog sous l'arête sommitale de l'Annapurna, ayant bénéficié pendant trente ans du statut de document magnifiant une réussite historique, s'est vue rabaissée à celui de preuve réfutable. Jamais frontalement, mais très habilement, les quelques décimètres ou mètres séparant l'emplacement de la photo du sommet ont été transformés en doute sur le passage effectif au sommet des deux vainqueurs !



Herzog, dans la revue du CAF « La Montagne » numéro : 350 d'octobre - décembre 1950, page 101 se souvient : « ...d'avoir gagné l'arête puis, par une traversée sur la gauche, rejoint notre sommet ! [...] je suis sur le sommet [...] Redescendus sur la plus haute pierre du sommet, deux mètres sous l'arête sommitale, nous prenons quelques photos... ».

Lachenal, dans ses carnets du vertige, relate de manière fort expurgée la chronologie de ce qu'il a fait au sommet : « Enfin, nous y sommes [...] C'est le sommet de l'Annapurna. En dessous, versant nord, une banquette de rochers brisés nous reçoit pour que nous fassions les quelques photos officielles... ».

Certes, la photo « officielle » d'Herzog au sommet avec le fanion français, comme un nombre incalculable de ses semblables, ne semble pas à elle seule, prouver le succès . Mais, Herzog ayant la totalité de ses doigts, personne ne conteste qu'elle a bien été faite le 3 juin (supposer qu'elle ait pu être préparée à l'avance revient à accuser Herzog et Lachenal – non pas d'avoir abandonné devant les risques et la fatigue – mais d'avoir délibérément fabriqué un faux). Or, si elle n'a pas été faite sous l'arête sommitale, à quel endroit Herzog et Lachenal ont-ils pu trouver, ce jour-là, cette configuration de relief entre le camp V et le haut du couloir ? A l'évidence nulle part ! C'est donc une excellente raison de tenter d'en relever tous les détails, pour les confronter aux autres documents et témoignages à notre disposition. A défaut de conforter la vérité historique, trouverons nous peut-être ainsi des éléments susceptibles de l'infirmier ?

Nous observons un rocher sous le pied droit d'Herzog, et à gauche de la cheville droite, une petite élévation neigeuse d'où l'arête repart, concave, en forme de selle, pour constituer une nouvelle petite élévation juste derrière le genou gauche. L'arête réapparaît à droite du même genou, descendante et encore concave, formant une seconde selle. Une troisième élévation n'est probablement pas très loin sur la droite, hors cadre. Un cadrage horizontal ou un objectif d'une focale plus courte - ou les deux à la fois - nous l'aurait peut être montrée ? Sur la photo ornée du fanion du Club Alpin, le cadrage est légèrement modifié. Le genou droit cache à présent l'élévation la plus à gauche et l'élévation médiane est à présent visible à droite du genou gauche. Herzog est en pleine lumière, sur le versant nord de l'arête,

il fait donc face à l'ouest, ce qui est cohérent avec l'éclairage de l'après-midi. Derrière lui, nous voyons l'arête sommitale qui fuit vers l'est.

Comparons avec une photo de Jean-Christophe Lafaille qui nous est proposée comme étant celle du sommet (photo prise par Alberto Inurrategi le 16 mai 2002). Il est dix heures du matin, le soleil dans le dos, Lafaille regarde donc vers l'ouest, il est donc sur le versant sud de l'arête (affirmation confirmée par la vue sur les sommets environnants et par la lumière surexposée de ce versant par rapport à celui opposé) et l'arête fuit derrière lui vers l'est.



Envisageons qu'Alberto Inurrategi décide de faire une seconde photo, toujours face à Jean-Christophe, mais son objectif étant situé environ vingt centimètres plus bas que les pieds de celui-ci! Nous aurions plein ciel, Jean-Christophe et l'arête de neige derrière ses jambes, cette dernière semblant s'élever vers le bord gauche de la photo, une pointe neigeuse à droite de la cheville gauche, une selle entre les jambes, l'élévation centrale cachée en partie par son genou droit pointant une seconde selle remontant vers le piolet invisible, car hors cadre. D'ailleurs, nous l'avons cette photo virtuelle ou presque. Celles et ceux qui manquent de repères en matière de cadrages photographiques peuvent se reporter à la photo inversée d'Herzog en couverture de Paris Match, c'est exactement ce que nous aurions observé sur une photo de Lafaille cadrée en contre plongée !



En tenant compte qu'au moment de prendre les photos, Lachenal est très légèrement en-dessous de son sujet alors qu' Alberto Inurrategi domine très légèrement Jean-Christophe, l'emplacement d'Herzog au moment du cliché paraît quasi symétrique de celui de Lafaille par rapport à l'axe de l'arête sommitale, l'un au nord, l'autre au sud !

Henri Sigayret, qui a atteint le sommet de l'Annapurna en 1979, témoigne : « Sous un pied d'Herzog un rocher émerge, parler de replat est difficile, une vire au maximum. » Il nous dit que, lors de son passage en 1979, le secteur était : « en glace, pente lisse avec émergence rocheuse. De cela je suis certain [...] sommet au niveau taille ou tête ? Oui ! ». Puis il ajoute : « le jour du sommet, pas de neige, pas de replat, pas d'arrondi sur lequel monter, mais une arête aiguë en glace. » La photo de Jean-Christophe et une vidéo de l'équipe de l'alpiniste espagnole Edurne Pasaban Lizarribar (qui fit l'ascension de l'Annapurna le 13 avril 2010) montrent un enneigement plutôt conséquent, sans trace de glace vive. Sur un tel sommet où les conditions changent en permanence, il n'est pas déraisonnable d'envisager qu'Herzog et Lachenal aient pu rencontrer sous l'arête une situation de sécheresse encore plus prononcée que celle rapportée par Sigayret donnant à « l'émergence rocheuse » de ce dernier, la taille de la « banquette » signalée par Lachenal. Herzog est moins précis que Lachenal pour décrire le sommet qui : « est une crête de glace en corniche », mais il donne plus de précisions sur leur arrivée au sommet : « L'arête sommitale se rapproche insensiblement. Quelques blocs rocheux à éviter. Nous nous hissons comme nous pouvons. ».

Les partisans de l'échec se plaisent à parler du vent. Herzog écrit : « Mais oui! Un vent brutal nous gifle. Nous sommes...sur l'Annapurna ». Hyperbole de Maurice ou Gérard Herzog pour conforter l'image de l'arrivée au sommet ou simple constat ? Sur les photos la main d'Herzog, pour la qualité des prises de vue, stabilise-t-elle le fanion qui flotte au vent trop fort ou, en l'absence de celui-ci, est-elle obligée de le maintenir déployé ? Dans la seconde hypothèse, il n'y a pas de vent. Et pourtant, Herzog vient juste d'écrire qu'il y en a ! Le vent est même « brutal » selon ses dires. Herzog serait-il donc un menteur ? Pas pour ceux qui allant régulièrement en montagne dans des pentes raides, savent que lorsque l'on est sous le vent, il n'y a la plupart du temps pas de vent du tout ! Les vents laminaires ainsi que les courants thermiques ont tendance à s'élever en franchissant une arête avant de replonger plus loin sous forme de rabattants. Herzog et Lachenal montent dans la face nord sans signaler de vent. Une fois les épaules au-dessus de l'arête ils perçoivent le vent du sud brutal. Ils redescendent de deux mètres en face nord, et le vent a de nouveau disparu. Le récit est donc cohérent avec l'expérience acquise sur le terrain et les principes théoriques des écoulements fluides. Nous pouvons conforter ces éléments en relevant dans le récit de Chris Bonington "La face sud de l'Annapurna " revue « La Montagne & Alpinisme » numéro 4 de 1970 : « [...] mais le vent soufflait avec une extraordinaire violence, je n'ai jamais rien vu de tel [...] A l'instant où j'ai franchi la crête, le vent est tombé : sur le versant nord la température était tout à fait douce et agréable [...] c'était assez étrange. » L'accusation de mensonge quant au vent est donc plus que fragile. Tout au plus peut-on concéder qu'il y a deux hypothèses opposées, invérifiables, qui n'apportent pas de réponses probantes à notre questionnement. Un seul point est sûr, la situation décrite par Lachenal et Herzog au sommet de l'Annapurna n'a rien d'exceptionnelle, il n'y a donc pas de raison d'en tirer un argument mettant en cause la véracité de leur récit. Si nous savons qu'au gré des publications les photos originales ont été inversées, voire retouchées, les modifications allant jusqu'à faire apparaître de la neige soufflée par le vent sur certaines, il est cependant très difficile de savoir qui en a pris l'initiative et pourquoi. Parler du vent (sans jeu de mot) ou des mains nues n'ouvre la porte qu'aux supputations.

Nous savons déjà que Lachenal, a indiqué qu'il était sous le sommet, versant nord, sur une banquette de rochers brisés, pour faire : « les quelques photos officielles... ». A quelle

distance ? N'est-il pas surprenant de n'avoir aucune trace d'une telle question du vivant de Lachenal ? Est-ce son incongruité ? Herzog interrogé beaucoup plus tard à ce sujet répondra que l'arête lui arrivait à la taille. Poser la question à Herzog, c'est admettre que l'insuffisance de netteté du cliché rend toute appréciation de distance aléatoire et en aucun cas évidente. Au terme de l'étude comparative des photos ou vidéo, des textes d'Herzog et de Lachenal et du témoignage de Sigayret, on peut conclure que les photos faites par Lachenal l'ont été dans une zone très proche de l'arête sommitale, la correspondance des profils de celle-ci observés depuis le versant sud avec Lafaille ou depuis le versant nord avec Herzog étant sinon établie, du moins extrêmement convaincante. Pour autant le sommet, proche de trois mètres ou éloigné d'une dizaine, a-t-il été atteint ? Ces éléments ne suffisent pas pour l'affirmer.

Cependant la photo de Jean-Christophe Lafaille, nous le montrant au sommet, versant sud de l'arête, accreditée qu'il est plus facile de se faire photographier avec l'arête à hauteur des hanches que debout sur celle-ci. L'appareil étant cette fois ci positionné sur l'arête elle-même, en léger contre-haut, avec une large vue sur les alentours, il n'y a pas de doute qu'on nous montre bien une partie de l'arête sommitale. Cependant les détracteurs de Jean-Christophe Lafaille, s'il y en a, sont en droit d'objecter, sans que l'on puisse les contredire, que... peut-être... derrière l'appareil de Jean-Christophe, l'arête continue plus loin en s'élevant encore un peu et donc qu'il n'est pas au sommet, et que..., peut-être..., il n'y est pas allé !!! Les documents suivants débouteront les détracteurs.

Quant à la photo du sommet prise par l'équipe qui accompagnait Edurne Pasaban, elle ne montre qu'une personne assise sur un tas de neige qui peut avoir été élaboré n'importe où, comme nous le suggère fort amicalement l'alpiniste coréenne Oh Eun-Sun! « Bien sûr, toute son équipe est dans le secret et ne dira jamais rien », comme celle de 1950 concernant Herzog et Lachenal.

Assez de second degré ! Personne n'a jamais mis en doute le succès d'Edurne ni celui de Jean-Christophe.

Mais la photo de ce dernier comporte un des éléments clé pour répondre à la question de savoir si, oui ou non, Herzog et Lachenal ont bien atteint le sommet. Non seulement la morphologie de ce dernier y est nettement visible mais en plus, force est de constater qu'elle est peu commune : c'est une arête, présentant deux ensellures peu profondes, avec de légères corniches déterminant trois légers points hauts.

Cherchant dans le même sens, ajoutons, pour celles et ceux qui bénéficient d'un accès internet, la vidéo disponible à l'adresse suivante :

<http://www.rtve.es/alacarta/videos/al-filo-de-lo-imposible/filo-imposible-annapurna-clave/1038007/> qui permet de confirmer le succès d'Edurne, tout en témoignant encore très précisément de la forme du sommet, plus particulièrement grâce aux vues aériennes



Les plans serrés sur les alpinistes en action sont à considérer avec précaution. Il ne faut pas négliger, en effet, les éventuelles nécessités de mixage d'un montage vidéo. Les vues au télé-objectif prises du bas et d'extrêmement loin sont également révélatrices, de l'échelle de grandeur de la zone sommitale en se référant à la taille des alpinistes et de l'incertitude quant à l'identification du sommet.

Nous avons également deux photos d'Alberto Inurrategi, réalisées par Jean-Christophe. Alberto se trouve, plus appuyé qu'assis, versant sud de la corniche qui constitue l'élévation la plus nette à l'ouest de l'arête sommitale.



Puis en gros plan au même endroit, (on comprend aisément pourquoi il n'est pas debout sur la pointe !), il faut souligner que ce type de structure est éminemment évolutive et que, ce jour là, elle ne semble pas dépasser de plus d'un mètre cinquante le niveau général moyen de l'arête. A tel point que Jean-Christophe n'a pas jugé nécessaire de s'y faire photographier alors que cet emplacement lui aurait procuré une photo sans contre-jour, appuyé au point le plus haut.



Nous avons donc une connaissance très détaillée du sommet de l'Annapurna.

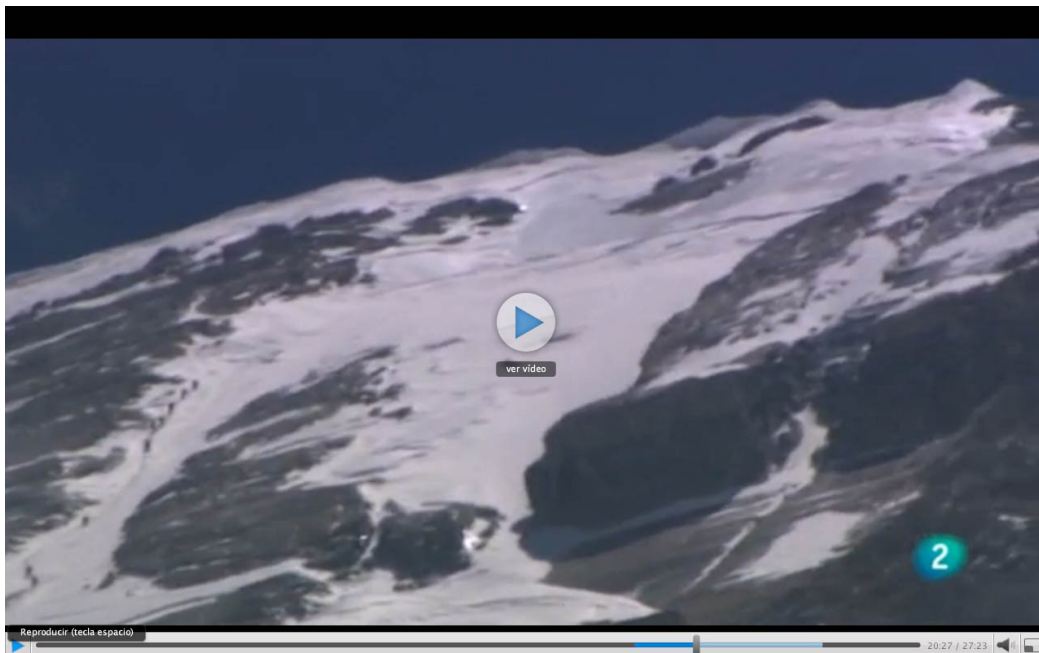
Revenons aux carnets du vertige, de l'édition Guérin de 1996, Lachenal écrit page 254 : « Le sommet du couloir n'est qu'une sorte de selle d'où part vers la gauche une sorte d'arête qui, encore une fois, paraît mener au sommet. » Notons qu'à ce stade il ne voit toujours pas le sommet. Il continue sa narration : « Que c'est long. Enfin nous y sommes. Une arête de neige ourlée de corniches avec trois sommets, l'un plus haut que les autres. »

Lachenal nous révèle donc de manière très précise les détails de l'architecture du sommet qu'il a découverts et enregistrés le 3 juin 1950.

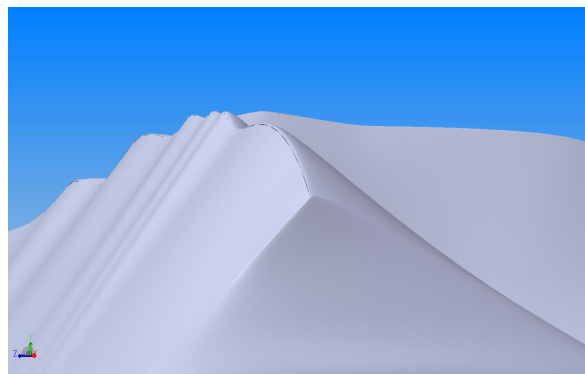
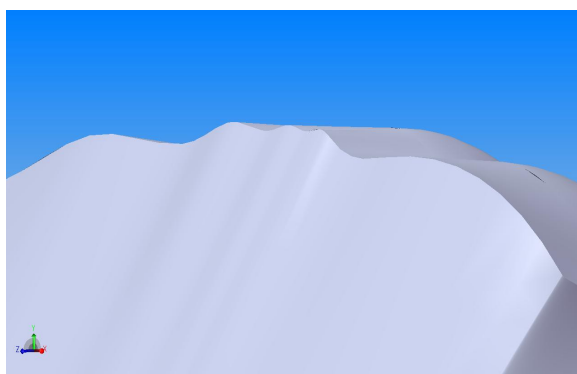
Faut-il souligner que cette description du sommet correspond exactement à la connaissance que nous en avons au travers des photos et vidéo étudiées précédemment ?

On peut objecter que Lachenal a pu voir le sommet du dessous. Mais, aux dires d'Henri Sigayret et de Bernard Germain ayant parcouru le secteur, ceci n'est pas possible. Consultés, ils confirment tout les deux la version de Lachenal : on ne voit le sommet qu'au tout dernier moment, Sigayret l'ayant vu en l'atteignant et Germain ne l'ayant justement pas vu, stoppant son ascension pour des raisons de sécurité à quelques encablures. A ce sujet Herzog écrit : « En relevant le nez de temps à autre, nous voyons le couloir qui débouche sur nous ne savons trop quoi, une arête probablement. Mais où est le sommet à gauche ou à droite ? ».

Mais encore, Lachenal n'aurait-il pas pu voir et décrire le sommet du Camp de base ? Dans cette hypothèse, Herzog l'aurait également vu et étudié aux jumelles ou télescope du camps de base ou d'un quelconque contrefort faisant face. Mais la dernière citation d'Herzog ci-dessus montre qu'il n'en a rien été.



Face à cette inconnue, si l'idée leur en était venue Herzog et Lachenal ne pouvaient pas prendre le risque d'inventer une description précise pouvant être infirmée par leurs successeurs. Le sommet pouvait être une coupole ou une surface d'abord doucement inclinée sur le versant sud ou encore une pointe sur une arête sud projetée perpendiculairement quarante mètres plus loin derrière la face nord ! Ce sommet, non photographié, mal cartographié, pouvait avoir toutes les formes possibles et imaginables à l'égal de celles que nous avons toutes et tous rencontrées au cours de nos multiples ascensions. Or ils ont écrit tous les deux et plus particulièrement Lachenal une description très précise ! Donc ils étaient sûrs de ce qu'ils avaient vu et sûrs de ne pas être contredits par leurs successeurs !



Deux exemples de ce que pourrait être le sommet de l'Annapurna compatibles avec la vue de sa face nord.

Assez d'objections non fondées. Tout alpiniste sérieux sait que vingt mètres sous l'épaule du Mont Blanc du Tacul, ou sous le Dôme de Neige des Ecrins ou sous l'Aiguille de la Grande Casse sur le glacier des Grands Couloirs, il est impossible de préjuger de la configuration exacte de ces sommets. Alors de Chamonix, du refuge des Ecrins ou du col de la Vanoise.....

Conclusion : Lachenal est bel et bien allé au sommet parce que les détails de sa description correspondent parfaitement aux images de l'arête sommitale vue du point le plus haut ainsi qu'aux vues aériennes, et qu'ils ne peuvent dépendre ni d'une déduction ni d'un heureux hasard. Lachenal ayant atteint le sommet, son récit est donc sincère et n'infirmé en aucune manière celui d'Herzog pour cet aspect.

A présent il est grand temps de clamer l'authenticité du succès d'Herzog et Lachenal sur le sommet de l'Annapurna. Reconnaître cette totale réussite, c'est entériner la victoire de deux alpinistes, seuls sujets de notre intérêt. Ipso facto, c'est aussi rendre hommage à Louis Lachenal pour la place qu'il a tenue dans la grande histoire de l'alpinisme et pour son rôle essentiel à l'Annapurna. Cet homme, dont on sait pour quelles raisons il a sacrifié son intégrité physique lors du succès, ne mérite en aucun cas que sa mémoire soit en plus spoliée de sa victoire, ni que son honnêteté soit mise en doute au titre des dommages collatéraux impliqués par la volonté de destruction de la version officielle du héros.

Lachenal et Herzog ont dit qu'ils étaient allés au sommet parce qu'ils y sont allés. Leurs réalisations alpines, pré et post Annapurna, montrent qu'ils étaient des alpinistes passionnés, respectueux des règles du jeu et qu'ils bénéficiaient à ce sujet du crédit total de leurs pairs, à l'instar de celui de tous leurs successeurs sur l'Annapurna.

Un mot pour souligner l'attitude d'une très grande honnêteté intellectuelle de quelques uns, qui ayant des convictions sur le sujet, mais seulement des convictions, se sont bien gardés d'en faire des vérités. Philippe Cornuau, le compagnon de Davaille à la face nord des Droites, dépositaire un certain temps des notes de Lachenal, fût de ceux-ci.

Rappelons que Lachenal, en 1953, réussissait l'arête sud de la Noire de Peuterey avec entre autres Gaston Rébuffat, ainsi que le couloir Marinelli au Mont Rose, en 1954 avec Maurice Herzog, apportant ainsi la preuve que son exceptionnel talent aurait pu à nouveau s'exprimer totalement sans son décès accidentel quelques mois plus tard.

Quant à Herzog, il gravissait le couloir en Y de l'Aiguille Verte en compagnie de Serge Coupé, Adrien Dagory, Gérard Herzog et Guido Magnone, en août 1953. Seule sa passion pour l'alpinisme, qu'il partageait avec nous tous, pouvait justifier une ascension de l'Aiguille Verte ce jour-là, sans aucune retombée médiatique pour lui.

Dernière remarque. Nous savons que dans des circonstances météorologiques favorables, semblables à celles de la première ascension de l'Annapurna, plus d'un millier d'alpinistes, ont à ce jour eu les ressources physiques et surtout mentales pour franchir les dernières dizaines de mètres les séparant du sommet d'une montagne de plus de 8000 mètres d'altitude. Dans son livre « Annapurna premier 8000 à ski » édité en 1981 chez Fernand Nathan, Bernard Germain, des pages 132 à 137 rend très bien compte de la complexité comportementale des individus dans la zone proche des sommets de très haute altitude. Les perceptions semblent lucides mais les actes ne sont pas en cohérence. Il écrit : « Vaincu par la volonté, le corps a perdu, le corps cède au désir de poursuivre. [...] Ce pied gèle ! Pas question d'abandonner, le sommet est tout près... ». Cette situation est à présent bien connue car elle a été maintes fois décrite dans des articles ou publications. Effets de l'hypoxie ? Certainement ! Mais plus encore, émergence d'un surmoi, façonné par les longues périodes de préparations, de projections, de doutes et de rêves, qui s'approprie les commandes de l'organisme au service, exclusif et potentiellement pervers, de l'objectif à atteindre. Pour cette raison, quand certains voudraient nous faire croire que deux alpinistes d'exception, ont été incapables de faire preuve de la même détermination à moins de dix mètres du sommet, après plus de soixante jours d'expédition, c'est aussi crédible que d'envisager un abandon d'Eric Tabarly, pour cause de fatigue, le 18 juin 1964 à cinq miles de Newport, après vingt sept jours de navigation solitaire sur la course transatlantique!

je renvoie le lecteur à l'article d' Henri Sigayret explicitant entre autres points sa relation à Herzog, disponible dans la rubrique : tribune, du site internet du GHM à l'adresse :

<http://www.ghm-alpinisme.fr/index2.php?action=0.3&id=4>.

Les citations non répertoriées de Maurice Herzog sont extraites de « Annapurna- Premier 8000 » chez Arthaud, édition de 1951.

Les citations non répertoriées de Louis Lachenal sont extraites des « Carnets du Vertige » chez UGE 10/18, édition de 1962.

Jean-Jacques Prieur, Secrétaire Général du GHM, 28 janvier 2013.

Remerciements pour leur aide et leurs témoignages :

- à messieurs : Jean-Philippe Abel pour les images info-graphiques des sommets, Cosimo Faita (historien) , Bernard Germain (expédition 1979 à l'Annapurna) , Claude Gardien et Manu Rivaud (journalistes) ;
- à mes camarades du GHM : Stéphane Bauzac, Serge Coupé, Fred Labaeye, François Labande, Bernard Pégourié, Yves Peysson et Henri Sigayret.